Document generated on 07/11/2025 8:05 p.m.

Continuité

CONTINUITÉ

Fouler l'histoire

Nathalie Le Coz

Number 157, Summer 2018

URI: https://id.erudit.org/iderudit/88407ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)
1923-2543 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Le Coz, N. (2018). Fouler l'histoire. *Continuité*, (157), 16–18.

Tous droits réservés © Éditions Continuité, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Fouler l'histoire

Anthropologue et amatrice de plein air, Nathalie Le Coz a voulu connaître ces histoires qui nous lient au sol que nous foulons. Dans *Le Québec à 5 km/h. Sur les sentiers et rivières des explorateurs,* elle offre un éclairage sensible sur l'évolution de ces voies anciennes.

NATHALIE LE COZ

D'où vient cette vibration sous nos pieds dans les sentiers qui relient deux lacs ou qui longent les rivières ? Même très loin, en pleine nature, leur trajectoire est ciselée avec précision, imprimée en creux dans le sol, nette de toute végétation. Et si ces routes avaient quelques milliers d'années ? Animée par cette intuition, j'ai fouillé les chroniques des premiers voyageurs européens ayant foulé ces chemins. Champlain, Albanel, Radisson, Comeau… Leurs récits m'ont instruite sur les motifs profonds qui les poussaient à parcourir et à créer ces tracés, d'une époque à l'autre.

Puis, sac au dos ou joug de portage du canot appuyé sur la nuque, j'ai dû m'interroger sur ma propre présence au beau milieu de ces sentiers. Vacancière, amatrice de plein air moderne, je crois que je cherchais à parcourir le chemin qui connecte aux âmes anciennes, à ce fouillis d'intentions personnelles et collectives qui, avec le temps, construisent et renouvellent l'identité.

Sur les cartes autant que sur le terrain, j'ai vu apparaître des superpositions et des ramifications de trajets qui conduisent au quadrillage actuel des sentiers et des parcours canotables. Dans mon livre *Le Québec à 5 km/h*, j'ai voulu partager avec le lecteur des histoires qui témoignent de ce qui nous lie au sol que nous foulons comme randonneurs contemporains. J'en arrive à la conclusion que trois grands moteurs ont marqué l'évolution des sentiers qui sillonnent nos espaces sauvages. Au fil du temps, la fonction de ces parcours a changé, de même que les motivations des gens à les emprunter.

Les sentiers d'un nouveau monde

«Il faut faire un portage au pied de cette chutte du costé du sud qui se nomme Askicetacapatagane, c'est-à-dire le portage du Sault de la Chaudiere. Les sauvages luy ont donnez ce nom par la raison que […] il y à sur un […] rocher du costé du sud trois espéces de timbres dans lesquels l'eau paroist comme si elle bouilloit.»

Tiré de *L'exploration du Saguenay par J.-L. Normandin en 1732. Au cœur du Domaine du Roi,* de Russel Bouchard (Septentrion, 2002), cet extrait du journal original de l'explorateur Joseph-Laurent Normandin fournit une précieuse référence sur ce qui motive son parcours.

L'auteur y raconte comment il évite les chutes de la Chaudière par la rive droite de la rivière Ashuapmushuan. Il décrit leurs cavités circulaires dans la roche dont l'une est, à eau moyenne, un bain à remous de prédilection des canoteurs contemporains. Mais évidemment, en 1732, en mission royale pour explorer la hauteur des terres qui bordent le Domaine du Roy, le jeune homme, alors âgé de 23 ans, n'a que faire des bains à remous. Il passe déjà bien assez de temps dans l'eau jusqu'à la taille à tirer son canot pour remonter les rapides trop maigres. Une semaine plus tard, il repère le portage près du lac Nicabau qui mène les trafiquants de fourrures sur l'autre face d'un plissement d'où toutes les eaux ruissellent pour grossir les gigantesques rivières qui coulent de la baie James.

Cent ans plus tôt, Champlain avait cartographié une Nouvelle-France parfaitement reconnaissable aujourd'hui. La recherche d'un passage maritime qui le mènerait à la Chine l'avait motivé à pousser toujours plus loin ses investigations. N'étant jamais allé vers le nord au-delà de Chicoutimi, il s'était fié à ses enquêtes auprès des Innus, Hurons, Cris, Anishnabés pour indiquer des sentiers de portage importants, en pointillé, à la manière d'une voie rapide sur une carte actuelle. Celui foulé par Normandin y figure. Quoiqu'imprécis, il mène à la rivière Rupert qui remonte jusqu'à la baie James. Ce sentier, comme tant d'autres, existe toujours.

Les chemins qui mènent à la santé

Au XIX^{e} siècle, c'est encore en partie sur les circuits des Autochtones, embauchés comme guides, que nos ancêtres explorent le

Champlain avait tracé en pointillé (que nous avons coloré pour une meilleure visibilité) des sentiers de portage sur sa carte de la Nouvelle-France, datant de 1632. Plusieurs d'entre eux existent encore aujourd'hui.
Source : Bibliothèque et Archives Canada

territoire, cette fois pour le plaisir d'y taquiner le poisson ou de chasser les grands cervidés. Par la suite s'ajoutent de nouveaux chemins, de fer et forestiers ceux-là, développés durant la révolution industrielle. C'est l'époque où, en Mauricie notamment, les clubs de chasse et de pêche privés s'installent sur des terres délaissées par l'industrie forestière. Ils ont pérennisé les parcours de la chic pourvoirie du Triton et des alentours du lac Wapizagonke, de part et d'autre du Saint-Maurice, raccordant des chemins nouveaux aux anciens.

À partir de là, quelque chose change profondément au Québec. L'humain étant désormais propulsé à la vitesse du train, la circulation en pleine nature marque un retour à la lenteur auréolé de nostalgie. La marche et le canotage qui ramènent au camp où crépite un bon feu de bois sont des loisirs qui attirent d'abord une élite, mais le nombre de leurs adeptes s'élargit.

Le recyclage en réseau pédestre des sentiers forestiers industriels va se poursuivre. Ces tracés ont notamment permis d'avancer au

De nos jours, certains profitent avec joie des remous des chutes de la Chaudière, alors qu'en 1732, le site représentait un obstacle pour l'explorateur Joseph-Laurent Normandin.
Photo : Yves Lambert

À l'instar de la science qui cherche à soumettre la nature, les sentiers plus récents dominent le paysage en atteignant des sommets comme ceux des monts Otish.
Photo : Pier Gagné

cœur des Laurentides, jusqu'à créer, en 1895, le premier parc national québécois. Le site de la montagne Tremblante répond alors à une certaine conscience environnementale, à laquelle se greffe une notion d'universalité d'accès. Il cherche à rétablir un équilibre social rompu par le mode de vie industriel tandis que l'accès à la nature allait contribuer à purifier les poumons malades d'une infinité de travailleurs textiles et miniers. L'équation « plein air = santé » résonne déjà comme une évidence.

Ce concept est aujourd'hui bien établi. C'est lui, entre autres, qui chaque année mène des milliers de gens à emprunter le sentier des Draveurs. Ce chemin longe la rivière de la Jacques-Cartier au cœur du parc du même nom, au nord de la ville de Québec. Bien sûr, avant les randonneurs, de nombreux travailleurs forestiers l'ont piétiné pour défaire des *jams*, s'installer pour le lunch, éviter des crues, tenter de repêcher un infortuné compagnon de travail. Et avant eux, des Innus utilisaient ce même sentier pour voyager entre Québec et le lac Saint-Jean. Un temps, ils ont profité de cette transhumance pour mener du bétail aux Jésuites installés à Métabetchouan.

Des voies pour toucher l'insondable

« Quand nous sommes arrivés pour la première fois en vue du Saint-Laurent, du sommet d'une haute colline, le panorama était [...] des plus intéressants pour moi qui venais de passer les deux mois précédents enfermé dans les bois. Droit devant nous apparaissait le large fleuve [...]. Le soleil était juste en train de se coucher [...] et illuminait tout le paysage de ses rayons au moment de prendre congé. »

Cette description, rédigée par le géologue américain James T. Hodge dans un rapport de mission, est d'abord parue dans le *Second Annual Report on the Geology of the State of Maine* signé par Charles T. Jackson en 1838. Quelques années plus tard, l'éminent philosophe Henry David Thoreau, lui aussi américain, reprend cet extrait dans son propre livre, *Les forêts du Maine*, qui relate son ascension, en 1846, du mont Katahdin, point culminant de cet État. Le regard dirigé vers le nord, Thoreau rêvait de se rendre un jour au grand fleuve par le couloir que forment la rivière Allagash, puis le fleuve Saint-Jean et le Témiscouata.

L'élan poétique qui imprègne les propos de ces auteurs se reconnaît avec plus de ferveur encore chez le botaniste québécois Jacques Rousseau (1905-1970). Dans « Grandeur et décadence des monts Watshish », un article de la revue *Cahiers de géographie du Québec*, il décrit les monts Otish, ce centre géographique et hydrographique du Québec : « Des sommets couverts de la toundra alpine, où les plaquebières ambrées brillent parmi les conifères nains. Des flancs où les aigles perchent leurs aires. [...] Des tapis de lichens spongieux, quand ils sont encore couverts de rosée. Des sources qui sourdent de partout. »

Le respect du *wilderness*, tant promu par Thoreau, et l'amour inconditionnel du pays démontré par Rousseau, l'un des principaux leaders de la science moderne québécoise, ne peuvent cacher une évidence. Désormais, décrypter l'insondable passe par la conquête du savoir et de la connaissance scientifique. Ce défi l'emporte sur la crainte et la nature devra se soumettre à l'explication. Les sommets sont visés. De là-haut, on domine le paysage.

Sur les traces de Thoreau, on a créé l'Appalachian Trail qui suit la chaîne du même nom, aux États-Unis. Ce sentier se prolonge depuis peu au Québec, reliant obstinément les plus hauts sommets gaspésiens. Thoreau disait lui-même, toujours dans *Les forêts du Maine* : « Les sommets des montagnes comptent parmi les parties inachevées du globe, où c'est un peu comme insulter les dieux que d'y grimper, de s'immiscer dans leurs secrets et d'éprouver l'ascendant qu'ils exercent sur notre humanité. »

Ces nouveaux sentiers ne se superposent plus aux sentiers autochtones, ne les traversant que dans le fond des vallées. Aborder les crêtes et faire face aux éléments de la nature sauvage tient désormais de la performance mentale et physique. Pourtant, c'est souvent une quête spirituelle qui anime les randonneurs qui s'y engagent. Est-ce le début d'une nouvelle ère dans l'évolution de nos parcours sauvages ? Et le signe qu'en cette époque de soumission à l'infinie rapidité, se couper un moment de la frénésie numérique s'imposera peut-être comme le meilleur repaire de l'intériorité. ◆

Nathalie Le Coz est anthropologue et l'auteure de l'ouvrage *Le Québec à 5 km/h. Sur les sentiers et rivières des explorateurs* (Fides, 2018).